

La Bataille de Verdun. Le Bois des Caures

Le 21 février, le bois des Caures est défendu en première ligne par le 59^{ème} bataillon de chasseurs à pied et le 56^{ème} bataillon de chasseurs à pied en seconde ligne, soit environ 1 200 hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel Emile Driant. A partir de 7h30, le bois et toute la ligne de front sont soumis à un bombardement particulièrement intense, jusqu'à 16h00. On estime qu'environ 80 000 obus sont déversés sur le bois – soit un secteur de 1 300 mètres sur 800 mètres pendant cette journée.

On ne saura jamais avec certitude combien de défenseurs ont survécu à cet ouragan d'acier, mais lorsque le bombardement cesse, à 4h00 de l'après-midi, une poignée de fantassin émerge de ses abris et s'apprête à combattre. Ils ont les yeux rougis, les explosions les ont rendu sourd, beaucoup sont blessés : la plupart de leurs mitrailleuses sont hors d'usage, certains n'ont plus que des grenades et leur baïonnette. Alors que les canons continuent à pilonner la zone située derrière le bois, les colonnes d'assaut allemandes, lance-flammes en tête, entreprennent leur progression parmi les souches lacérées du bois des Caures. Ce sont des éléments de la 42^{ème} brigade de la 21^{ème} division, emmenés par cinq détachements de pionniers et des équipes de lance-flammes.

Le jour baisse et il commence à neiger. Pas plus d'un quart des chasseurs ont survécu au bombardement, mais ils s'accrochent au terrain et contre-attaquent même pendant la nuit pour reprendre un poste perdu. Le sergent Léger et cinq chasseurs tirent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de munitions ; Léger parvient encore à épuiser son stock de 40 grenades à main avant d'être blessé et de perdre conscience. Non loin de là, le sergent Legrand et six chasseurs n'ont plus que deux fusils en état de tirer, mais ils se battent jusqu'à la mort. Il n'y aura qu'un seul survivant, le caporal Hutin, blessé, est capturé.



Toute la nuit du 21 au 22 février, les renforts affluent sous la neige et les obus. En pleine nuit, l'artillerie allemande redouble de violence. Au matin, elle suspend son tir et l'infanterie attaque à nouveau. Lancée en masse, elle submerge les chasseurs. Le 59^e B.C.P. disparaît presque sur place.

Le lieutenant-colonel Driant, un fusil à la main, se tient sur la ligne de repli avec les survivants de ses bataillons alors que l'ennemi enveloppe ses positions.

Vers 16 heures, il décide le repli vers le sud-ouest, en direction de Beaumont. Les chasseurs partent en quatre colonnes. Une seule parviendra à peu près intacte. Driant part dans les derniers, accompagné des sergents Coisne et Hacquin, sautant de trous d'obus en trou d'obus. Driant s'arrête pour faire un pansement provisoire à l'un de ses hommes, blessé au fond d'un entonnoir. Alors qu'il repartait et qu'il allait sauter dans un nouveau trou d'obus, une balle de mitrailleuse le frappe à la tempe. « Oh, là, là, mon Dieu » entendent les deux sergents ! Driant est donc mort sur le territoire de Beaumont en Verdunois.

Le bois des Caures a été pris par les Allemands avec deux divisions contre les deux bataillons de chasseurs. Il ne reste pas le tiers des effectifs de ces unités, mais leur sacrifice est sans prix pour l'armée française : le 56^e et le 59^e bataillons de chasseurs ont suffisamment ralenti l'ennemi, dès son premier assaut, pour permettre aux troupes envoyées en renfort de contenir peu à peu la poussée allemande et de protéger Verdun.

Le lieutenant-colonel Driant est inhumé par les Allemands à proximité des lieux de son trépas, alors que ses effets sont retournés à sa veuve via la Suisse. En octobre 1922, le corps de Driant est exhumé. Un mausolée, décidé par d'anciens combattants dont Castelnau y est érigé. Sur le monument, on peut lire "Ils sont tombés, silencieux sous le choc, comme une muraille."



Chaque année, une cérémonie y est célébrée le 21 février, en souvenir du colonel Driant et de ses chasseurs tombés pour la défense de Verdun.

Après la Grande Guerre, le lieutenant-colonel Driant est élevé au rang de gloire nationale au même titre que les maréchaux Joffre, Gallieni, Pétain et Foch... En octobre 1922, le corps de Driant est exhumé. Un mausolée, décidé par d'anciens combattants dont Castelnau y est érigé. Chaque année, une cérémonie y est célébrée le 21 février, en souvenir du colonel Driant et de ses chasseurs tombés pour la défense de Verdun.

La carrière militaire du Lieutenant Colonel Emile DRIANT



Émile Driant naît le 11 septembre 1855 à Neufchâtel-sur-Aisne où son père était notaire et juge de paix. Élève au lycée de Reims, il obtient le premier prix d'histoire au Concours général. Contrairement au souhait de son père de le voir lui succéder, Émile désire être soldat, marqué par la défaite de 1871 et le passage des troupes prussiennes. Après avoir obtenu une licence ès-lettres et en droit, il intègre Saint-Cyr à vingt ans, en 1875. Sorti quatrième deux ans plus tard, il entame une carrière militaire des plus méritantes : « petit, mais solide, santé à toute épreuve, très actif et toujours prêt ; monte fort bien à cheval et a un goût très prononcé pour l'équitation, très intelligent a devant lui le plus bel avenir »

écrira un de ses supérieurs. À sa sortie, le sous-lieutenant Driant choisit l'infanterie.

En mai 1884, il devient en Afrique officier d'ordonnance du général Georges Boulanger, qui commandait la division d'occupation en Tunisie. Il reste au service du général pendant plusieurs années et le suit aux mêmes fonctions lorsque Boulanger devient ministre de la Guerre en 1886.

Le 29 octobre 1887, il épouse à Paris Marcelle Boulanger, une des filles du Général Boulanger alors que celui-ci venait juste d'être mis assez brutalement à la retraite au mois de mars précédent. Celui qu'on surnommait le général Revanche après l'humiliation de 1871 achève son parcours par une chute à la mesure de sa popularité. Il se suicidera en septembre 1891, sur la tombe de sa maîtresse.

Nommé chef de bataillon depuis 1896, le commandant Driant est nommé en juillet 1899 chef de corps du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied en garnison à Troyes. Il exerce son commandement avec mérite relatent ses subordonnés et la presse locale, et fait du premier bataillon, le bataillon d'élite connu dans toute l'armée française sous le nom de « Bataillon Driant » très populaire en Champagne.

Après l'armée, la politique.

Émile Driant quitte l'armée à 50 ans, le 31 décembre 1905. Bien noté mais ayant publiquement pris position sur son institution car défenseur intransigeant de l'armée, ennemi de toute concession faite à l'Allemagne, il se lance sans tarder en politique.

Il est élu aux élections législatives de 1910 dans la troisième circonscription de Nancy, sous l'étiquette de l'Action libérale. Il renouvelle son mandat quatre ans plus tard.

Il consacre ces législatures aux questions militaires comme membre actif de la commission de l'Armée. Député à l'entrée de la guerre, il a 59 ans. Son mandat de député et son âge l'écartent facilement de toute obligation militaire. Cet anglophobe demande pourtant à reprendre du service contre l'Allemagne et obtient le 14 août 1914 le commandement des 56^e et 59^e bataillons de chasseurs à pied, (la plupart ensevelis dans le Bois de Caures, à la suite du pilonnage par l'armée allemande). C'est à l'automne 1915 qu'il prend en charge le secteur du bois des Caures, devant Verdun.